



HAL
open science

Saisir le bien-être. L'exemple du surf et de l'immersion dans la nature.

Anne-Sophie Sayeux

► To cite this version:

Anne-Sophie Sayeux. Saisir le bien-être. L'exemple du surf et de l'immersion dans la nature.. Les Mondes du surf. Transformations historiques, trajectoires sociales, bifurcations technologiques., Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, pp. 95-120, 2021, 978-2-858992-607-7. halshs-03167721

HAL Id: halshs-03167721

<https://shs.hal.science/halshs-03167721>

Submitted on 15 Apr 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Sayeux Anne-Sophie
Enseignante-chercheuse
UCA – ACTÈ

« Tout part du corps » - Françoise Héritier

Saisir le bien-être ?

L'exemple du surf et de l'immersion dans la nature

Le bien-être est une notion plus que présente en Occident depuis les années soixante (Pawin, 2014). Mais comment le définir ? Serait-ce un chaudron ardent dans lequel on aurait jeté plusieurs ingrédients : quelques gouttes d'hygiène de vie, une pointe de politiques de la santé, un soupçon de philosophie, une pincée de marketing, quelques grammes de pratiques ésotériques, une once de développement personnel, le tout assaisonné d'une bonne dose d'injonction sociale ? Afin de ne pas nous ébouillanter avec « ce breuvage diaboliquement incandescent » (Passeron, 129 : 1987), nous ne chercherons pas à proposer une définition stricte et immuable de ce que pourrait être celui-ci, mais plutôt, faisant notre l'idée que « c'est l'opinion qui crée le magicien » (Mauss, 1904 : 32), nous choisirons ici d'interroger la façon dont cette notion s'expérimente afin de comprendre comment le bien-être est vécu, ressenti et, finalement, défini par les surfeurs eux-mêmes. En d'autres termes, comment créent-ils cette potion magique qu'ils appellent leur « bien-être » ? Le point de vue local des surfeurs permettra de comprendre, dans une vision plus globale, les structures sur lesquelles reposent les cadres culturels du bien-être pour notre société.

De quel bien-être parlons-nous ?

Jalons récents

Le bien-être, « *notion vague* » selon Igor de Garine (1990 : 154), reste un domaine encore peu étudié en tant que tel par les anthropologues français cependant que se développe ces dernières années une anthropologie du bonheur (Augé, 2018, Berthon, Chatelain, Wathelet, 2009 : 20). Bien que pouvant s'inscrire plus largement dans la « science du bonheur » (Cavalli et Sforza, 1989), ou la « technique du bonheur » (Lévi-Strauss, 1946), nous souhaitons distinguer ici le bien-être du bonheur, sans pour autant nier « la difficulté de s'affranchir des implicites moraux, philosophiques ou biologiques liés notamment aux notions de bonheur, de bien-être et de plaisir, ainsi qu'à leurs interrelations » (Berthon, Chatelain, Wathelet, 2009 : 20). L'étude anthropologique du bien-être, qui serait la satisfaction incarnée d'un besoin, n'est pas à mettre en second plan, tant ses enjeux affectent plusieurs domaines sociétaux.

Pluridimensionnel, il peut s'évaluer selon les approches conceptuelles choisies avec des mesures objectives autant que subjectives. Les liens entre bien-être et santé sont évidents et co-dépendants. Depuis l'après-guerre, le bien-être physique, mental et social est caractéristique de la *santé* pour l'OMS¹, qui le définit entre autres par opposition à la douleur (Boulangier, 2013 : 581) ou à la maladie. Cependant la santé n'est pas forcément source de bien-être, et inversement la maladie n'empêche pas nécessairement de vivre du bien-être. Être bien aujourd'hui est devenu une injonction contemporaine (Erhenberg, 1998) et morale (Klein, 2012 :13, Queval, 2012) qui met en avant cette responsabilité individuelle de prendre soin de soi : le *self-care*. À travers la mise en place d'une hygiène de vie, dont l'alimentation équilibrée et l'activité sportive régulière sont les deux fers de lance pour les experts en santé, on tend à une recherche constante d'amélioration de soi qui passe obligatoirement par une évaluation de sa propre santé, tendant à l'autosanté (Andrieu, 2012). Cette sommation au bien-être devient alors un dogme relayé par les médias (*op.cit.* : 301, 404, 418), les groupes industriels et les institutions d'état. Il s'apparente « *d'un marketing social et politique* » (Maucau, 2007 : 14) tant ses enjeux économiques, sociaux et politiques sont importants.

Santé, jeunesse, épanouissement psychique, physique, social, professionnel..., le bien-être est aujourd'hui une valeur omniprésente dans un grand nombre de domaines, tel que le monde professionnel : « *Ils sont désormais des incontournables du travail. Qu'ils portent les noms de "bien-être", de "bonheur", de "bien-vivre" ou de "qualité de vie", ils s'affichent partout. Et ne sont plus l'affaire d'une poignée d'entreprises, de professionnels spécialisés ou de*

¹ Actes officiels de l'Organisation mondiale de la Santé, n°. 2, p. 100.

directions des ressources humaines proactifs en la matière, mais des concepts parvenus à un niveau d'enjeu national supérieur aux plans sociétal, économique et de la santé »². Ainsi, on peut voir se dessiner les premières lignes définissant le bien-être telles que l'absence de maladie, de handicap ou de souffrance physique ou mentale, et la présence de confort matériel et d'harmonie sociale et culturelle, c'est-à-dire « *Un sentiment général d'agrément et l'épanouissement suscité par la pleine satisfaction des besoins du corps et de l'esprit* » (Guibert-Lafaye, 2007).

Le bien-être est donc une « notion polysémique » (Forsé, Langlois, 2014 : 262) qui semble viser, d'une part, à l'amélioration de soi et d'autre part, au développement de l'écoute de soi. Par divers moyens, le bien-être recentre l'individu au cœur des discours : « Si l'on parcourt les textes ou les déclarations des messagers du bonheur, on a vite le sentiment d'une thématique unique qui pourrait se résumer en trois prescriptions : pour être heureux il faut se connaître soi-même, être attentif au présent et se sentir utile aux autres » (Augé, 2018 : 2). Mais, si nous dépassons les visions économiques, sociales, politiques et de santé du *bien-être*, pour nous intéresser à une « anthropologie des bonheurs, entendue comme « science pratique du sujet » (Michel de Certeau) » (Augé, 2018 : 4) à travers une analyse subjective et sensorielle de cette notion, on peut s'interroger sur ce qu'est le bien-être dans la culture particulière du surf pour les surfeurs eux-mêmes. Qu'en est-il du bien-être ici, non pas en tant qu'idéal social, mais comme réalité vécue du point de l'indigène (Geertz, 1986 : 71-90) ? En d'autres mots, comment les surfeurs définissent-ils eux-mêmes leur bien-être ?

Surf et bien-être : attention aux raccourcis de langage

L'essor du surf dans les années 60 (Guibert, 2011, Sayeux, 2008), notamment en Californie à travers le « *mouvement des années soixante aux Etats-Unis où le "surf way of life" s'inscrivait dans un vaste courant de contestation de la société s'opposant à "l'american way of life"* » (Augustin, 1994 : 21) est à mettre en lien, tout en prenant les précautions nécessaires concernant l'idéalisation du surf français comme « contre-culture » (Sayeux, 2005, *op.cit.*, Guibert, *op.cit.*), avec le développement de techniques corporelles propre à cette époque, qui remet le corps au centre du sujet, et prône un retour à la nature dans un « ensauvagement » festif « *en exaltant cette nouvelle forme de socialité, « sensuelle et vibrante », ce nouveau style de*

² Revue Les Acteurs de l'économie-la Tribune, son dossier du 11/06/18.

vie communautaire, marqué par la transcendance, la levée des frontières ou encore l'irrationalité et la « convocation des forces vives de la nature et de la sexualité » » (Peretti, 2009) ; nous y reviendrons plus loin.

« En fait quand je suis parti dans les années 72-73 aux États-Unis, je suis tombée dans tout ce qui était végétarien à l'époque, alors qu'ici les gens me regardaient avec des gros yeux. C'est vrai qu'en 74 je suis devenu végétarienne, donc j'ai eu cette approche de la nourriture, de tout comprendre bien avant que ça devienne comme maintenant un phénomène de mode. »

Maritxu Darrigrand

« Le surf a été partie intégrante de cette aventure-là dans les années 60 c'est notoire. »

Gibus De Soultrait.

Un sens-commun établit sur l'expérience directe (Geertz, 1986 : 95) du surf a ainsi commencé à se constituer dans le prolongement de ces conceptions corporelles des années soixante, en lien avec « les forces vives de la nature » (Monneyron, Xiberas, 2008), qui le présente comme une pratique fun et facile, tout en mettant de côté la haute technicité ou encore l'endurance nécessaire à sa pratique (Sayeux, 2008, 2010, ...). La notion de bien-être semblerait donc aller de soi lorsqu'on l'accrole au surf. Pourtant notre expérience de terrain depuis une vingtaine d'années nous a maintes fois montré que le surf est une pratique bien assez complexe pour ne pas s'arrêter à la surface des choses, et éviter ainsi certains écueils. S'interroger sur le bien-être chez les pratiquants de surf peut contribuer non seulement à la compréhension des traits culturels propres à cette activité, mais aussi enrichir la connaissance des systèmes de pensée occidentaux organisant les façons d'être au monde. Il s'agit, à travers l'étude du surf, de comprendre quels cadres culturels peuvent définir le bien-être, partant ainsi du local pour comprendre le global, c'est-à-dire un « *exemple local des formes que la vie humaine a prise ici et là, un cas parmi les cas* » (Geertz, 1986).

L'observation du corps sensible des surfeurs, ainsi que leur monde, montre comment s'articule le bien-être tant du point de vue de la structure sociale que de la structure de la pensée. Cela révèle comment celles-ci peuvent constituer un cadre invariant et sans doute transférable à d'autres activités corporelles. Les deux principaux aspects qui vont retenir notre attention dans ce présent texte sont le rapport au temps et les liens à la nature à travers l'écologie corporelle en tant que pivots du bien-être dans le surf. Il s'agira d'autre part de comprendre quel

rôle joue le corps dans ses sensations au contact de la nature, et quelles représentations conscientes ou inconscientes³ de celle-ci sont mobilisées par les surfeurs. Quels sens les surfeur.se.s donnent-ils à leur usage de l'océan et de quelles façons verbalisent-ils celui-ci ? Finalement, en quoi cette nature pourrait-elle être curative et en quoi serait-elle à même d'apporter du bien-être, voire de panser certains maux ? Ce que nous cherchons à comprendre ici, c'est en quoi la définition du bien-être du point de vue de l'indigène _ ici le surfeur⁴ _ peut être en lien ou non à une définition plus globale du bien-être afin de « *de rendre compte du tout, paquet très serré qu'il lui faut désenchevêtrer.* » (Françoise Héritier, 2006 : 39).

Terrain

Si « l'ethnographie « *n'a pas affaire à des données nettement identifiables, mais à des récits et des interprétations* » (Geertz, 1986), nos matériaux sur lesquels se basent nos « interprétations » pour ce présent texte reposent sur plusieurs années d'observations de terrain, complétées ici par 23 entretiens réalisés entre 2009 et 2018. Ceux-ci sont, pour la majorité, réalisés auprès d'hommes âgés de 20 à 64 ans, trois en présence de femmes âgées de 18 à 61 ans, rencontrés par réseaux@ d'interconnaissances ou sur les plages de la côte basque. Ils ou elles pratiquent souvent entre le sud des Landes et le Pays Basque, et partent régulièrement à l'étranger pour surfer. Mis à part la surfeuse de 18 ans, tou.te.s sont pratiquant.e.s au minimum depuis au moins cinq ans. Certain.e.s ont été surfeurs ou surfeuses de haut-niveau, ayant remporté des championnats nationaux ou internationaux. Plus de la moitié des interviewés surfent des vagues de plus de 3 mètres, voire pour certains de « très grosses vagues » : les « big waves » au-dessus de 6 mètres. Ils et elles ont tous appris le surf de manière informelle (Sayeux, 2008 : 43-47) à l'exception des deux plus jeunes. Dans le cadre de cette recherche sur le bien-être, nous avons fait le choix d'interviewer aussi un photographe de surf qui a débuté son travail sur cette activité dans les années quatre-vingts. Il ne surfe pas lui-même mais a été amené à rencontrer tout au long de sa carrière un grand nombre de pratiquants, dont certains ont marqué le monde du surf de leurs empreintes. Son regard particulier nous a semblé extrêmement enrichissant. Nous avons réalisé des entretiens formels semi-guidés pour la grande majorité, complétés par quelques-uns effectués de manière informelles. Bien qu'étant nous-

³ « C'est à Boas que revient le mérite d'avoir, avec une admirable lucidité, défini la nature inconsciente des phénomènes culturels, dans des pages où, les assimilant de ce point de vue au langage, il anticipait sur le développement ultérieur de la pensée linguistique, et sur un avenir ethnologique dont nous commençons à peine à entrevoir les promesses » (Lévi-Strauss, 1949 ; 1958 : 26).

⁴ Ici on utilisera le masculin de manière générique, en englobant femmes et hommes pratiquants.

même non surfeuse, notre immersion au long cours dans le monde surfique nous permet, pour reprendre les mots de Laplantine, de vivre en nous la tendance principale de la culture que nous étudions (2010 : 22) et, finalement, de « *l'intérioriser dans les significations que les individus eux-mêmes attribuent à leurs comportements* » (op.cit.). Ici, nous proposons une des lectures possibles du bien-être pour les surfeurs, un des nombreux fragments constitutifs de la culture surfique.

Rythme et temps

Si, pour De Garine (1990), notre société subit un déficit de « bien-être » depuis qu'elle a coupé ses liens avec la nature (op.cit.), il semblerait que pour les surfeurs, la « *subtile harmonie qui régnait entre l'Homme et son milieu* » (op.cit., 155) ne se soit pas totalement « évanouie ». Ainsi, nous allons démontrer de quelle façon le rapport entre corps et mer peut être source de bien-être pour les surfeurs, notamment à travers les ressentis du *corps marin* (Sayeux, 2014) et comment les choses du corps et du monde (Héritier, 2003 : 22) peuvent être intimement liées dans le surf. Vivre l'océan à travers son corps pourrait créer « *des règles, des sentiments et des attitudes partagées* » (Héritier, 2003 : 10), sources de bien-être. Actuellement, les enjeux cruciaux du bien-être sont intrinsèquement liés à la nature (Sirost, 2010). Observer et les rapports entre homme, corps et nature maritime donne la possibilité de comprendre comment s'organise la vie sociale et de quelle façon elle s'exprime : « *L'étude des usages et des représentations du corps et de l'environnement ne saurait donc être une fin en soi, plutôt un moyen privilégié d'accéder à l'intelligibilité des structures de toutes sortes qui organisent les relations au monde et à autrui.* » (Descola, 2011 : 81). Ainsi, énoncer une définition du point de vue *du vécu en première personne* pourra offrir un modèle opérationnel applicable sur le terrain, en prenant véritablement en compte « l'épanouissement de la personne » (Dubet, 2002 : 11).

Être dans le rythme de l'océan

De même que l'écoute d'une musique harmonieuse produit des bienfaits incontestablement reconnus aujourd'hui pour les humains, voire les non-humains, ce moment clé où le surfeur arrive à caler totalement son rythme à celui de la vague pour atteindre une harmonie parfaite, cette « entente du mouvement », pour reprendre les mots de Gibus De

Soultrait, offre selon les pratiquants une grande sensation de bien-être. « À la forme de la vague s'entend le mouvement du surfeur, comme une mélodie qui s'improvise et dont la partition des notes n'est plus le seul fait du musicien, mais le jeu d'une écriture pliée et repliée sur un échange : sur cet échange de la forme et du mouvement, emblématique du surf (...) » (De Soultrait, 2011 : 21). Cet instant, si bref soit il, où le surfeur prend une vague et glisse sur elle est pour ainsi dire un moment où l'individu se sent faire partie d'un grand tout. Il n'est plus seulement le surfeur glissant sur l'eau, il est aussi celui qui a profondément compris, dans l'ici et maintenant, ce qu'est cette vague. L'homme n'est alors plus contre la nature, il est la nature. C'est là « l'hybridation interactive » (Andrieu, 134 : 2010) entre le corps et les vagues.

L'immersion corporelle dans l'élément naturel crée une soma-esthétique (Shusterman, 2007) où l'expérience subjective du corps est forgée par l'océan. Ce rythme de l'océan, telle une mélodie, « a le caractère d'un véritable arrachement au milieu quotidiennement vécu » comme le note Leroi-Gourhan à propos de certaines danses, transes ou « défilés d'une troupe au pas cadencé » (1965 :104). L'homme atteint son équilibre lorsque son corps répond de manière adéquate au rythme qui l'entoure : « Pour l'animal comme pour l'homme, l'équilibre réside dans le jeu coordonné des organes et des muscles, suivant le déroulement de chaînes rythmiques d'amplitudes différentes, emboîtées dans un ordre régulier. » (*op.cit.* 103). L'importance du rythme est donc essentielle au fonctionnement humain et à son équilibre, ainsi, lorsque l'individu surfe, il est en lien direct avec le rythme de la nature qu'il ressent aussitôt par son corps. Dès lors qu'il prend une vague, il prend conscience que ce dernier sait répondre à un élément naturel, si puissant et imprévisible. Grâce à son corps agissant, l'individu impulse les mouvements à sa planche et des sensations répondent à ces actions. Les pieds posés deviennent transmetteurs de matière. Le corps entre dans la cadence de la vague et le pratiquant ajuste ses mouvements et ses positions afin que la planche suive le même itinéraire que l'onde. L'adéquation entre le ressenti corporel et l'élément engendre une bonne « réaction » de la planche. C'est alors un sentiment d'accomplissement, de plaisir puisque le surfeur a su sentir et répondre musculairement au rythme imposé par l'élément. Mais cette sensation n'est pas constante, l'engin n'est pas toujours contrôlé. Cette relative rareté participe sans doute à la force du sentiment d'adéquation. Dès lors, « le dispositif ostéo-musculaire peut être considéré non plus comme un outil, mais comme l'instrument de l'insertion dans l'existence » (Leroi-Gourhan, 1965, 102). Ainsi le corps du surfeur l'insère dans l'existence, dans le monde.

« Et ce qu'il faut, tu surfes en raisonnant toujours avec cette notion de rythme. C'est-à-dire, ça, c'est de savoir... Y'a des sessions où tu es dans le rythme et des sessions où t'es pas dans le rythme. Et ça, c'est dans le rythme à la fois le rythme des vagues, le rythme par rapport aux autres. T'as pris une vague, comme par hasard ben les autres quand tu arrives de nouveau au large pour attendre les vagues, les autres ont eu leur part de vagues et tu te retrouves tout seul et juste avant qu'ils arrivent à nouveau, toi, tu as eu le temps de prendre une vague et finalement dans le concours de circonstances de la session, tu arrives à prendre plein de vagues et t'es dans le rythme, t'es dans un rythme. Ça, les surfeurs le comprennent très bien. Et inversement, tu as des sessions où t'es complètement déphasé. C'est-à-dire que t'as beau ramer, t'as beau être obstiné, etc., t'es à côté de la plaque. T'arrives, t'arrives au large, comme par hasard c'est la série la plus grosse de la matinée, tu la prends sur la figure. »

Gibus de Soultrait

Être dans le rythme s'est donc comprendre ce qui se joue à un instant précis, comme l'explique Gibus de Soultrait dans cet extrait d'entretien, et avoir les capacités de s'adapter au plus vite et au mieux à cette situation mouvante. C'est ainsi que la bonne connaissance de l'océan, le niveau de lecture de vagues, la force et l'endurance physique, tout comme la maîtrise technique des placements de pieds, entre autre, permettent de comprendre et de se « mettre » dans le rythme de l'océan. Être au bon endroit au bon moment est une maxime souvent utilisée par les surfeurs dans les entretiens, d'autant plus quand la population sur le spot est dense. Ainsi le surfeur qui n'est pas dans le rythme sera « sanctionné » par l'océan en ce sens qu'il ne sera pas « admis pour quelques seconde » comme l'expliquait précédemment Marc B.. Mais lorsqu'il est dans le rythme, c'est là un instant de bien-être.

« Sur une vague, la sensation de plaisir est quand tu sens qu'il y a un réel ajustement de ton mouvement et de ta position par rapport à la vague. T'as les pieds bien positionnés sur la vague. Tes appuis correspondent à une..., engendrent une bonne réaction de la planche. La planche te conduit après au bon endroit sur la vague, sur laquelle tu vas exercer ta manœuvre. Tout cet enchaînement est en phase entre ton corps, ta planche et la vague, etc.. » Gibus de Soultrait

Ainsi « l'ajustement », comme le nomme G. De Soultrait dans cet extrait, c'est-à-dire l'accord entre soi et la vague, entre la technique, le geste et le déferlement de l'onde, est sans doute la source la plus évidente de plaisir dans le surf. Le pratiquant comprend alors

profondément le rythme de l'océan et arrive à s'adapter à lui pour atteindre, pour quelques secondes, une harmonie parfaite avec la nature et ne faire qu'un avec l'océan, « For surfers, the act of catching a wave is bonding with nature » (Westwick, Neushul, 2013 : 173). Les surfeurs perçoivent donc collectivement ce rythme marin et le bien-être que procure la capacité d'être en harmonie avec celui-ci.

« Le plaisir, il est dans le fait d'être dans le rythme, quoi. De toutes façons, quand t'es en phase avec un mouvement, quand les choses non pas se cognent ou s'affrontent, mais s'effleurent et glissent ensemble, c'est là une espèce d'épanouissement, c'est là un achèvement qui est toujours éphémère. »

Gibus de Soultrait.

Pour les surfeurs, s'accorder au rythme de l'océan est en partie constitutif du sentiment collectif, grâce à une expérience somatique partagée, d'être symbiose avec l'élément marin, « Chaque groupe humain élabore collectivement des réponses concertées à des expériences communes et les transmet, réponses qui vont à leur tour infléchir par apprentissage précoce les réactions de leurs descendants à de mêmes stimuli, les amenant à percevoir de la même manière des données alors qu'on pourrait penser a priori que chacun a la capacité de les organiser à sa façon. » (Héritier, 2006 : 40-41).

« Même le surf en général pour réussir, je pense qu'il faut vraiment avoir une, une sorte de symbiose ça peut être des fois mais une sorte de symbiose. Il faut avoir un contact. Moi j'ai beaucoup de respect avec les vagues. Des fois je me dis : « merde, j'ai raté celle là ! », Et puis je vois une grosse série qui arrive derrière et je dis : « or je suis désolé je n'aurais pas dû dire ça ! ». Après c'est mon truc à moi. Mais c'est un peu ça être en accord avec le truc. »

J.B

Cette hybridation avec l'élément leur offre un sentiment d'appartenance, non pas au simple spot de surf localisé, mais au monde. Les limites territoriales sont abolies par des schèmes de perceptions propres à cette culture surfique. Le fait qu'une vague ait parcouru des centaines de kilomètres avant de se briser sur le rivage, et que le lieu de pratique n'ait pour seule limite que des éléments naturels, donne aux pratiquants un sentiment d'infinitude auquel eux-mêmes participent.

Un autre temps

Parfaitement inscrit dans la modernité, le surf fait partie de ces pratiques ayant pris pleinement leur essor dans notre société actuelle. Il a connu certaines évolutions technologiques au niveau du matériel, et notamment de ses composants, mais il a aussi intégré les nouveaux outils de communications à sa pratique. Nous nous rappelons ces surfeurs il y a moins d'une vingtaine d'années, qui, vers 20h, écoutaient attentivement la radio calée sur la météo marine de France Inter⁵. *Cromarty, Panzenn, Cirzéo* ou encore *Iroise*⁶ rythmaient les débuts de soirée et déclenchaient même, de temps à autre, une tangible effervescence en fonction des dépressions signalées, annonciatrices de bonnes vagues à venir. Les surfeurs alors maîtrisaient certaines connaissances maritimes. À présent, la possibilité d'être relié à n'importe quel endroit et à n'importe quel moment aux réseaux mobiles, ou à internet, permet à tout pratiquant de savoir où et quand il pourra trouver des vagues, et ce avec une facilité et une rapidité déconcertante. « *Une des caractéristiques de la modernité est l'accélération du temps par les nouvelles techniques de communication, la transmission immédiate des nouvelles, le minutage de trajets de plus en plus rapides, le rétrécissement de l'espace.* » (Bromberger, 2014 : 4). Cette accélération du temps (Rosa, 2010), symptôme de la sur-modernité pour Marc Augé (1997), est paradoxalement contrebalancée par la pratique même du surf.

Bien que la modernité de notre société soit totalement intégrée du surf, notamment à travers les réseaux de communication qui permettent de savoir dans l'immédiateté, où sont les vagues, le temps du surf renvoie pourtant à la tradition qui se calque sur le temps de la nature. Ainsi, deux temps s'opposent : celui de la modernité, qui réduit au maximum l'appropriation que les individus peuvent en avoir, et celui de la tradition, auquel les individus peuvent s'accorder, dans le respect des grands mouvements saisonniers de la nature. Ainsi le temps de la modernité est un temps compté, productif, il est « comme un matériau » que nous gagnons, perdons ou rentabilisons pour reprendre les termes de Hall (1984 : 24). Si l'on considère que l'appréhension du temps, pour les individus, est liée à l'expérience qu'ils vivent, alors pour les surfeurs il y a bien un temps de la vie quotidienne et un temps du surf. Le premier temps se réfère souvent au temps du travail, des obligations familiales, des responsabilités matérielles, c'est un temps structuré et « rétréci » (Bromberger, 2014 : 4), un temps majoritairement imposé.

⁵ Programme définitivement interrompu sur les grandes ondes en 2017.

⁶ Noms de certaines zones marines d'Europe de l'Ouest.

Il s'inscrit dans le temps de sa société, dans une perception tout à la fois cyclique et linéaire : « On attend, en effet, d'un individu qu'il se conforme aux rythmes sociaux établis, qu'il rentre à l'heure, qu'il passe ses examens, qu'il se mette en couple, qu'il ait des enfants. » (Bromberger, *op.cit.*).

Ce premier temps, celui de la modernité, est un temps perçu comme étant stressant, dans la quête éperdue de désir de maîtrise vouée à l'échec, qui mène à nombre de frustrations. Comme le note Rosa, c'est « une recrudescence du sentiment d'urgence, de la pression temporelle contrainte engendrant du stress, ainsi que la peur de ne plus pouvoir suivre » (2010 : 110), qui, selon l'auteur, peut conduire à la dépression. Le second temps est un temps de rupture avec celui de la modernité. C'est le temps de la tradition, le temps de la nature, « le temps comme liberté » (Augé, 2018 : 131) le temps du corps, le temps du groupe aussi. C'est un temps cyclique non linéaire. Il n'est que peu maîtrisable puisqu'il dépend des éléments naturels. C'est en quelque sorte un temps élargi, sans limite, un temps choisi aussi, pour soi, entouré de ses pairs. Cette parenthèse ataraxique (Sayeux, 2008 : 191) lors du surf offre un oubli curatif du poids du quotidien. C'est une rupture avec la routine qui répond au besoin humain de nouveauté (Linton, 1959 : 15), dans un autre rapport au temps modifié et cadencé par l'arrivée des vagues.

« Dans le surf oui, on peut passer... On se rend plus compte : bon d'abord on n'a pas de montre en général, on est là on sait à quelle heure on est rentré. Si on a des rendez-vous on fait un peu gaffe, mais autrement non, on perd complètement la notion du temps, ça c'est sûr. Moi il y a des moments je peux rester 3h sans problème je me rends même pas compte que c'est passé ».

Maritxu Darrigrand

L'élasticité du temps est bien présente comme cet extrait d'entretien le décrit. Il n'y a plus de mesure temporelle classique, ni de montre ou de chronométrage. Ici, le temps n'est pas compressé par les nouveaux moyens de communication ou par des obligations quotidiennes. Si l'accélération du temps est vectrice de souffrances, comme le relève Rosa (2010), alors le temps ralenti peut devenir source de bien-être. Ce temps traditionnel, claqué sur le temps de la nature, entraîne le surfeur dans l'ici et le maintenant. Son seul objectif est d'être là, dans l'océan, et d'attraper une vague au passage.

« Ça permet d'être dans l'ici et maintenant. Alors c'est le cas de tous les sports : quand on joue au tennis, quand on va courir... Mais à l'évidence l'élément contribue à ça, dans l'expérience »

C'est le temps des cycles naturels : les vagues qui entrent par séries entre deux attentes, les dépressions qui naissent au large plusieurs jours auparavant, les saisons qui agissent sur les dépressions, les marées qui jouent un rôle sur les vagues, la lune qui influe sur les marées... Tout est relié dans cette temporalité, et tout fait sens aussi. Lorsqu'une vague se forme, le surfeur voit en elle son parcours, tout comme l'ordre naturel qui a contribué à sa création : *« Voici comment se forment les vagues qu'on peut surfer. Une tempête bat la surface au large, hachurant la mer et créant des vaguelettes désorganisées qui grossissent peu à peu et finissent, pour peu qu'il y ait assez de vent, par s'amalgamer et former une mer démontée. Ce que nous guettons sur les lointains littoraux, c'est que l'énergie que libèrent ces orages se répande dans les eaux plus calmes sous la forme de trains de vagues - des séries de plus en plus organisées qui se déplacent ensemble. Chaque vague est une colonne d'énergie mise en orbite, dont la plus grande partie reste sous-marine. Tous les trains de vagues causés par une tempête constituent ce que les surfeurs appellent une "houle". Celle-ci peut traverser des milliers de kilomètres. Plus un orage est puissant, plus elle ira loin. »* (Finnegan, 2018). En étant lui-même dans l'eau, il fait partie de ce tout, comme si le battement du cœur se calait sur celui des vagues. Fixées historiquement en occident, les limites entre nature et culture s'amenuisent ici. Si Descola s'interroge sur ses frontières dans les actes quotidiens : *« Où s'arrête la nature et où la culture commence-t-elle lorsque je prends un repas, lorsque j'identifie un animal par son nom ou lorsque je cherche le tracé des constellations dans la voûte céleste ? »* (2002 : 15), alors, lors du surf, on peut supposer que nature et culture sont brassée par l'océan. L'homme qui surfe s'unit à l'océan, comme si la nature avait domestiqué l'individu et pour le ramener à son appartenance au cosmos (Vinit, 2013 : 126).

Le temps du surf est aussi le temps de la contemplation

« Être sensible ensemble a aussi toute l'atmosphère contemplative. Y'a un des plaisirs du surf qui est indéniable puisque là je parle du plaisir de la vague, mais le plaisir du surf, il est dans la contemplation. C'est-à-dire que tu es dans un environnement marin qui parfois est très beau du fait des couleurs, du fait de la surface de l'océan, du fait de l'alignement de la côte, de tout ça. Et donc là, là tu regardes, tu regardes. Et là-dessus en plus, se greffe le déferlement d'une vague. Et un déferlement d'une vague, c'est souvent très joli quoi. Surtout quand on est surfeur, donc on sait lire une vague, on reconnaît. Et dès qu'un déferlement est beau, on a une facilité,

même si on est sur le côté, à se transposer dessus. Et donc à s'imaginer. Et donc à fantasmer un peu sur cette vague en disant : « ah, si je l'avais eue, qu'est-ce que ça aurait été chouette ! », etc. Et de la voir très belle. Donc tout ça, y'a un plaisir visuel. Quand tu remontes au large et que tu vois un surfeur faire une belle manœuvre, c'est un plaisir. C'est indéniable quoi. Mais en même temps, le surf demande aussi concentration, c'est-à-dire toute cette dimension de la contemplation, de l'échange avec autrui, avec les copains qui sont dans l'eau, etc. sont aussi des éléments qui peuvent te déconcentrer. Donc, c'est à double tranchant quoi. Quand tu surfes le gros, moi j'aime pas trop être avec du monde. Parce que les mecs ont tendance à parler, etc. Et moi, quand je surfe le gros, j'aime pas parler. Justement pour être en phase avec le rythme, sentir, bouger au bon moment, tu vois, appréhender la grosse vague. »

Gibus de Soultrait

Cet extrait d'entretien témoigne bien de l'émotion esthétique que le paysage, partie prenante du surf, peut engendrer (Sayeux, 2008, 2010 ; Mariani, 2011 : 249-266). Lorsque le surfeur, assis sur sa planche, attend la vague, il contemple la nature dans laquelle il baigne. Il s'émerveille d'une lumière particulière, des transparences et couleurs de l'eau, de la chevelure d'une vague, des montagnes pyrénéennes en toile de fond ou d'une brume légère.

« Ça a été superbe avec je dirais (...), des vagues au bord ... vraiment des conditions de fin de ... automnales quoi. Une lumière fabuleuse puisqu'il y avait un flux de sud. »

Barland

Ces « hauts lieux » (Griffet, 1995 : 148) de surf, presque sacrés, prennent sens à travers les sensations vécues par les surfeurs. Cette émotion qu'offre la vision d'une belle nature engendre un réel bien-être : « Dans tous les cas, le sentiment du bonheur passe par une évidence physique : le bien-être ressenti par Jean-Jacques⁷ ou par les héros de Stendhal tient à une harmonie perçue dans l'instant entre la paix intérieure et l'environnement immédiat – harmonie par définition fragile, éphémère, mais promise au souvenir. » (Augé, 2018 : 92). Cette harmonie, décrite par Augé, est recherchée pour certains pratiquants dans le lieu de pratique. Les caractéristiques de la vague sont importantes, mais l'esthétique du paysage donne une plus grande puissance au temps de pratique (Sayeux, 2005, 2008, 2010).

⁷ Rousseau.

« On passe quand même du temps assis sur sa planche, puis après moi j'ai eu la chance de voyager et d'aller dans des endroits fabuleux, de se retrouver au bout du monde où il n'y a rien, et de regarder ce qui se passe autour c'est vachement important. On regarde au large l'horizon, puis les séries arriver, et puis il y a cette compréhension du temps aussi, de la météo, de tout ça, du vent, de tous ces éléments... Certains ne font pas ça, ne font pas attention, alors que nous, on comprend les marées, on comprend le vent, on comprend toutes ces choses qui sont autour de la mer. C'est primordial ! Donc on voit aussi les choses différemment peut-être, mais c'est sûr que les coucher de soleil, les endroits mythiques, se retrouver quelque part... Oui c'est quand même hyper important. On a de la chance d'avoir ça fait dans des endroits qui sont quand même très très beau, ça fait aussi partir du plaisir qu'on a de surfer. »

Maritxu Darrigrand

Que l'endroit soit un « haut-lieux » (Jeudy, 1990) ou une place plus médiocre, les pratiquants se vident en se remplissant d'un rien, faisant l'expérience d'un « temps pur » (Augé, 2018 : 124). Par ce processus, les enquêtés nous ont témoigné leur impression de rompre avec leur quotidien. C'est une parenthèse dans une de leur vie, la plus lourde. Cette expérience quotidienne de la nature offre un équilibre dans l'existence courante des pratiquants. Nombreux sont ceux qui ont pu témoigner lors d'entretiens des vertus curatives que le surf peut leur apporter. Le point le plus fréquemment cité est le fait que se retrouver au milieu de la nature, comme l'explique M. Darrigrand dans l'extrait ci-dessus, et d'en comprendre ses cycles et son fonctionnement, qui offre la possibilité de connaître sa place au sein du monde.

Si nombre d'entre eux ont pu dire que « l'on est tout petit face à l'océan », derrière cette phrase, renvoyant à une certaine humilité de l'homme face à la nature, se trouve aussi un soulagement face à l'hyper-responsabilisation des individus au sein de notre société contemporaine, et au déclin des institutions plaçant les individus « dans un profond sentiment d'insécurité » (Dubet, 2002 : 379). Ici, sans nier la prise de décision individuelle d'attraper une vague ou non, le vécu de l'individu donne la place principale d'acteur à l'océan, et par prolongement à la nature. Elle seule va décider d'offrir des vagues ou non au surfeur, et de lui permettre ou non de glisser sur elles. Ne penser à rien d'autre qu'au surf, se rincer de ses soucis, « le surf est donc une *parenthèse ataraxique*, s'élaborant en parallèle, et presque clandestinement, à une société contemporaine en crise » (Sayeux, 2008 : 236). Ici, tout est en place pour libérer l'esprit de la pesanteur du quotidien, et conduire au bien-être.

Surf curatif

Le surf porte un système interne de normes corporelles qui se distingue, à certains niveaux, des normes dominantes notamment dans le sport. Ici, bien plus que le corps performant en lutte contre les éléments, c'est le corps sensible s'adaptant à ceux-ci qui prédomine, comme nous l'avons décrit précédemment. L'écoute du corps et de ses sensations, clés de cette pratique, permet de « manifester de façon criante le besoin urgent de se sentir exister dans la concrétude du corps. » (Vinit, 2013 :126). Le surfeur, c'est celui qui connaît l'océan à travers son corps⁸ et qui a su développer un sens marin (Sayeux, 2010, 2014) : « For surfer, the act of catching a wave is bonding with nature⁹ » (Westwick, Neushul, 2013 : 173). Cette réalité, observée et entendue sur le terrain et lors des entretiens met en avant un corps vivant qui perçoit profondément l'environnement dans lequel il est immergé « l'épaisseur du corps, loin de rivaliser avec celle du monde, est au contraire le seul moyen que j'ai d'aller au coeur des choses, en me faisant monde et en les faisant chair » (Merleau-Ponty, 1964 : 176). C'est d'ailleurs l'écoute de ce ressenti qui, finalement, lui permet de surfer. Bien plus encore que la vision, c'est la capacité à savoir apprécier l'instant où son corps se fait aspirer par une vague, où les pieds sur la planche peuvent éprouver la vitesse de la vague, où l'oreille, à l'écoute de l'océan, perçoit la force de l'onde. Là, le corps dans ses moindres ressentis devient capteur de l'élément marin. La mémoire corporelle de l'individu a mis en place une carte intime « d'habitus » (Maus, 1934) qui oriente ses actions et les réponses qu'il donne aux stimulus externes.

Ces surfeurs, qui « entendent encore (ou à nouveau) l'herbe qui pousse, le raisin quand il mûrit, la colère du ciel ou de l'océan » (Sansot, 2009 : 108), vivent une totale connexion à la nature à travers leur corps. Lorsque l'individu prend une vague, c'est au monde entier qu'il s'ouvre. Son corps n'est plus le corps du quotidien, le « *corps endormi* » mais bien un corps en plein éveil, qui vit à travers ses sensations (Sayeux, 2008). Cette hyper-écoute du corps est paradoxale en ce sens qu'elle peut être vécue comme un état second, où la hiérarchisation habituelle des sens est modifiée, comme par exemple dans le plaisir de la chute qui va de pair avec celui de la vitesse lors d'une descente de vague. C'est une griserie où les sens sont à la

⁸ Cette présente partie est extraite de l'article Sayeux, A.S, la valeur sensation, in Andrieu B. *Ethique du sport*, Edition l'Age d'Homme, pp.600-608, 2013, Etre et devenir, remanié.

⁹ « *Pour le surfer, l'acte d'attraper une vague le lie à la nature.* »

fois en éveil et en repos. Par éveil, on conçoit le dynamisme d'une concentration extrême afin de prendre en compte toutes les composantes nécessaires que sont la vitesse et le déferlement de la vague, le positionnement du corps, la trajectoire de la planche, les obstacles divers, etc.. Par repos, on admet l'abandon de l'individu au rythme imprimé par la vague. Ainsi, la chute et la vitesse sont en adéquation avec *l'ilinx*, cette « une panique voluptueuse » (Caillois, 1967 : 68) tout comme « une griserie provoquée par une extrême vitesse » (*op.cit.*, 73). Cet abandon du corps gouvernant est aussi un abandon de l'esprit :

« Je suis assis sur ma planche à attendre les vagues et le moment où je surfe, y'a des sensations qui disparaissent J'ai l'impression aussi que j'entends plus les mêmes choses. Quand t'es assis sur ta planche à attendre la vague et ben t'entends les vagues qui s'éclatent un peu plus loin, des gars qui parlent, peut être je sais pas, j'allais dire les bruits de la ville mais... Mais pas forcément, mais tu vois un chien qui aboie sur la plage ou le brouhaha des gens qui parlent sur la plage quand c'est l'été, des trucs comme ça... ben après quand je surfe, peut être parce que je fais plus attention mais tout ces bruits, je les entends plus. »

Greg

« Déjà on est concentré sur une chose, on n'a pas l'esprit qui divague à droite à gauche, on est vraiment sur un truc, on est concentré sur cette démarche, cet état ce contact. Quelque part peut-être qu'on se retrouve à ce moment là, parce qu'on est sur un élément. »

« Il faut vraiment être en harmonie avec la nature, la vague ou autre. Et à ce moment-là aussi, si on a des contraintes au niveau du corps, ce moment il est pas complètement optimisé. Moi je me rappelle de moment où on ne sent plus, encore c'est là où ça devient vraiment super ! On a pas la sensation que les muscles brûlent, ni qu'on glisse ou qu'on flotte. Donc c'est vraiment un moment où le corps on le sent plus, et c'est ça qui est magique parce qu'on est vraiment dans un état de glisse, un état de plaisir sans aucune contrainte à la limite. »

Maritxu Darrigrand

Une pleine conscience ensauvagée

L'autre aspect curatif du surf dont ont pu témoigner les pratiquants est cette dimension méditative qui, en permettant aux pensées de ne se concentrer que sur le paysage et sur la lecture de l'océan, offre un moyen d'évacuer toute nervosité. Le fait de se tendre tout entier vers cet avenir immédiat qu'est la vague offre une satisfaction des besoins instantanément. D'autre part, sans aller jusqu'à dire que le surf est une pratique psychocorporelle, il est à noter que cette

mobilisation du corps et de l'esprit, dédiée tout entier à un seul but, celui de pendre une vague, amène indéniablement le surfeur vers un relâchement en vidant son esprit : « Plus une sensation est forte, plus elle nécessite d'attention, et plus elle empêche de se concentrer sur autre chose. Si la jouissance du joueur de tennis consistait en sensations fortes, alors plus il en jouirait, plus il lui serait difficile de se concentrer sur sa partie. » (Shusterman, 2007 : 63-64). Cette attention, due notamment aux sensations fortes pour reprendre les mots de Shusterman, engendre selon les interviewés un bien-être certain.

« Pour moi c'est un exutoire quoi, c'est ça surfer ouf, tu penses qu'à ça quoi, tu penses à rien d'autre qu'au surf, t'es dans l'eau quoi, dans l'eau. »

Bertrand

Comme dit précédemment, on pourrait lier cette distance simultanée à cette hyper présence au corps avec les pratiques d'attention de soi, telle que le *Mindfulness* : la « méditation de pleine conscience » où, en se focalisant notamment sur le souffle et les ressentis corporels, on se coupe du monde quotidien pour ne ressentir finalement que soi et sa « *vérité intérieure* » (Garnoussi, 2011 : 262). Cette « méditation scientifique » (*op.cit.*) a pour visée thérapeutique de conduire son pratiquant au « mieux-être », par la maîtrise d'une écoute particulière de lui-même. Toutefois, comme le note Garnoussi dans son excellent article, le *Mindfulness* actuel se dégage de tout aspect dévotieux en valorisant une rationalité scientifique, à travers son insertion dans les Thérapies Comportementales et Cognitives (TCC) où les références au religieux tendent, jusqu'à présent, à être plutôt effacées. Pourtant le surf, bien que valorisant l'écoute des ressentis et des émotions, serait plutôt du côté d'une pleine conscience ensauvagée, dans une certaine cosmogonie où l'océan recevrait le statut de sujet, étonnamment proche de *l'alter-ego*. La nature n'est plus assujettie : sans être dans une relation symétrique propre au totémisme (Descola, 2005 : 327-521), quelque chose se joue bien ici :

*« Et puis après il y a une chose ... si on pousse ça, l'océan c'est pas une masse H2O Sodium. Déjà dans des cultures et dans la science aujourd'hui, on voit que **l'océan est un organisme vivant**, donc il y a l'idée de la **communication** avec lui. D'ailleurs, on ne fait pas que se rincer, on se **confie** aussi. Et là il faudrait s'interroger sur la psyché des surfeurs. C'est-à-dire les surfeurs qui ont des problèmes, et là c'est tous les surfeurs, tous les être humains confient-ils leurs problèmes à l'océan plus que Griesman au terrain ou au filet ? Je pense que la réponse est oui. »*

Sans pour autant nier le fait que les surfeurs sont bien « naturalistes » (*op.cit.* : 322), nous avons relevé régulièrement dans leurs témoignages des façons de penser l'océan en tant qu'entité vivante douée d'une certaine conscience, voire, comme le montre l'extrait ci-dessus, d'une probable compassion : « Ainsi, la plupart des Européens sont-ils spontanément naturalistes _ et je ne m'exclus pas du lot _ en raison de leur éducation formelle et informelle. Cela n'empêche pas certains d'entre eux, en certaines circonstances, de traiter leur chat comme s'il avait une âme, de croire que l'orbite de Jupiter aura une influence sur ce qu'ils feront le lendemain, ou encore de s'identifier à tel point à un lieu et ses habitants humain et non-humain que le reste du monde l'heure paraît être d'une nature entièrement différente de celle du collectif auxquels ils sont attachés. » (*op.cit.*). Ainsi certains surfeurs traitent l'océan « comme s'il avait une âme », dans le prolongement du mythe protestant de « recosmologisation » du monde à travers l'expérience sensible de la nature (Andrieu, Da Nobrega, Sirost, 2018 : 153, Sirost, 2018 : 205-220). C'est aussi un imaginaire marin, comme un rappel aux sources hawaïennes du surf (Sayeux, 2008) où sa pratique était ritualisée : « Dans l'ancienne Hawaï, avant l'arrivée des Européens, le surf avait un caractère religieux. Après les prières et les offrandes, les maîtres artisans confectionnaient des planches dans le bois d'arbres sacrés, koas ou wiliwilis. Les prêtres bénissaient la houle, cinglaient l'eau de lianes pour la faire lever, et sur la plage de certains breaks se dressait un heiau (un temple) où les dévots pouvaient aller prier pour appeler quelques belles vagues. » (Finnegan, 2018).

L'océan régénérant

C'est aussi l'océan régénérant qui est dépeint : l'immersion du corps dans l'élément marin lave de tous les soucis, régénère et détend. Celui qui supporte la dureté des éléments en sort grandi et régénéré, à l'image des adeptes des cures marines hippocratiques (Corbin, 1988) ou des bains préconisés à la fin du XIX^e Siècle par le docteur Monteuuis (Baudérot, 2008 : 4-5). L'océan rend plus vivant, il libère l'individu, qu'il pratique en combinaison ou nu : « naked surf is an ecological practice with the ocean waves free the body » (*op.cit.*, 2018 : 164). Ces « sensations élémentaires » (Kaufman, 2005 : 81), décrites par les pratiquants, leur permettent de sentir leur corps et sont source de plaisir.

« À la fois, effectivement il y a le goût du risque. Et puis, c'est surtout le formidable plaisir qu'il y a, comme dans tous ces sports de nature, de pouvoir, _ je ne vais jamais dire dominer l'élément puisqu'on ne domine jamais un élément naturel que ce soit la montagne ou la nature, se dire qu'il nous laisse passer pour quelques instants. Donc, c'est presque une histoire de symbiose avec l'élément plutôt qu'une histoire de domination : arriver à faire que l'on ne soit plus un ennemi à abattre pour la nature. Donc, que l'on ne soit pas vaincu par elle, mais que l'on puisse faire en sorte qu'elle vous accepte dans toute sa force, sa puissance pour un moment que vous avez choisi, une ou deux heures, qu'elle vous épargne. Et donc, profiter de cette formidable puissance, de cette énergie parce qu'en fait la finalité du surf, c'est quand même cette notion de glisse, c'est-à-dire évoluer sur un élément qui est lui-même en mouvement et donc arriver à calquer son mouvement. »

Marc B.

Cet extrait d'entretien est intéressant pour montrer un des points fondamentaux que le surfeur entretient avec l'élément. L'idée de « symbiose » avec l'élément océanique, dont parle Marc, un des plus puissants sentiments qui se retrouve dans la grande majorité des discours que nous avons eut l'occasion de recueillir. Le surf peut être une pratique rude, comme nous avons eu l'occasion de le démontrer dans de nombreux écrits (Sayeux, 2008, etc.). En effet, pour arriver au *line-up*, c'est-à-dire le point de démarrage, en amont de l'endroit où déroule la vague (le *peak*), l'individu passe par de durs moments qui peuvent même s'avérer dangereux. Ramant à contre-courant sur une certaine distance, grâce aux *canards*¹⁰, courts moments d'apnée (Sayeux, 2015), il évite de se faire ramener sur la plage par les vagues. De ce passage ardu, décrit ici par Marc B., est née cette représentation qui consiste à doter l'océan de capacités d'acceptation ou de rejet (Sayeux, 2008 : 87-94). C'est en tant que confrontation à ses limites propres face à la puissance de la nature en mouvement constant, que cette épreuve « normale », au sens défini par Jeu, fait une des spécificités du surf, son esprit et de sa *logique interne* : « il faut prendre le mot au pied de la lettre. On pénètre dans un milieu fermé et difficile. On en revient régénéré. On est devenu l'autre de soi-même. [...] Le lieu sacré où s'effectue la compétition demeure le milieu dangereux, difficile, hostile » (Jeu, 1977 : 34).

« La dimension océanique, au vrai sens du terme, c'est-à-dire où vraiment on se confronte à l'élément parce que, dès que l'on passe une certaine taille de vague, on a des enjeux de sécurité

¹⁰ Lorsque le surfeur plonge sous la vague qui arrive face à lui pour arriver au *line-up*.

qui font que, celui qui n'est pas impliqué, celui qui n'est pas investi ne peut pas y aller. Il le sait très vite parce que l'océan ne pardonne à personne et donc celui qui se trompe prend sa correction tout de suite. Il ne va pas se tromper deux fois. Il va se faire corriger une fois par de grosses vagues et, la fois suivante, il aura compris que ce n'est pas pour lui. »

Marc B.

Finale, avant d'accéder au plaisir, il faut savoir surmonter nombre d'obstacles mis sur le chemin par l'océan, à la manière d'un héros de conte qui, pour arriver à se sauver et sauver ceux qu'il aime, doit affronter mille et un dangers pour atteindre la délivrance finale. Il y a donc ici déjà un système d'opposition entre rudesse et douceur de l'élément naturel. Toutefois ce système d'opposition n'est pas un jugement entre des instants envisagés comme étant bon, et d'autres qui seraient mauvais. Il s'agit de ce que nous avons défini dans de précédents travaux (2006, 2008) nous référant à H.S.Becker dans son ouvrage *Outsiders* (1985 : 70) comme un processus d'accommodation (Sayeux, 2005, 2008 : 98, 2015). C'est-à-dire que ce qui aurait pu être perçu, d'un premier abord, comme une expérience négative devient positive grâce au groupe culturel auquel l'individu appartient grâce à « l'apprentissage de la perception des effets » (Becker, *op.cit.*). Les représentations présentes dans ces deux moments : la rudesse et l'accalmie, font appel à des notions de mises à l'épreuve, de preuve de sa bravoure ou encore de respect face à l'élément et, surtout, de mérite. De même qu'il n'y a pas d'héroïsme sans épreuve dans les contes, il n'y a pas de surf sans rudesses : « Si le plaisir est présent, s'il est indéniable au terme de l'effort récompensé, de la victoire, s'il transparaît dans cet accomplissement de soi qu'est une carrière sportive, la médiation de la douleur, du sacrifice, de la blessure parfois, des cicatrices, existe comme un passage obligé de cet accomplissement. » (Queval, 2012 : 35).

« En surfant, c'est sûr que l'avantage par rapport à certains sports où on voit moins le danger, c'est que le surf on voit le danger. Quand on voit une vague arriver vers vous, et que vous savez que vous allez la prendre en pleine figure, on sait ce qui va se passer. Moi j'ai eu quelques fois des moments de panique parce que, justement, quand j'étais complètement accro je partais à Lafitenia et je regardais même pas voir s'il y avait des séries ou pas donc me retrouver au large et prendre une série sur la gueule, et être complètement au fond pendant trop longtemps, puis remonter en me disant : bon ben je vais rentrer ! J'étais complètement naze ! Après, quand on a fait ce genre d'expérience on le garde : quand on y va on sait, et puis quand on voit venir une vague on se dit : ouais bon d'accord, on va se la prendre... Donc il y a toujours un moment de

panique, mais ça je pense que tout le monde l'a. Après comme moi j'étais un peu casse-cou, j'avais toujours tendance à y aller, ne pas être raisonnable parce que j'en ai pris, j'en ai pris et je me suis fait un peu peur, mais jamais j'ai jamais eu un moment dramatique. Mais je me suis fait peur plusieurs fois. »

Maritxu Darrigrand.

Ainsi le surfeur interprète ces moments de risques, de peur, voire de mise en danger comme pouvant être un rejet de la part de l'océan, qui devient alors un élément naturel capable de raisonner et faire des choix, dans une sorte de cosmogonie interne. Régulièrement anthropomorphisé, il est décrit comme un être supérieur capable de sanctionner les intrus ou malveillants, en d'autres termes, ceux qui ne le respecte pas (Sayeux, 2008, etc.). Aussi, de nombreux entretiens rappellent ce système d'opposition entre ces deux épisodes antagonistes : les instants durs, de confrontation, d'épreuve et de risque pour reprendre les mots de Marc, voire de panique pour M. Darrigrand, et les moments d'harmonie. Comme si, sans la rudesse de l'océan, l'osmose avec celui-ci en devenait moins forte. Ces deux périodes sont ainsi indispensables l'une à l'autre pour apporter un bien-être particulier, celui de « mériter » sa vague et, finalement, être fier de la bataille personnelle menée pour l'atteindre, dans une conversion positive de la nature (Sirost, 2010 : 42).

Sens du bien-être

Sentir son corps, c'est donc le contact de l'eau et de la peau : presque un ensorcellement épidermique (Cyrulnik, 1997), l'éveil de l'odorat sur les rives de l'océan rappelant « la dimension culturelle de toute expérience olfactive » (Candau, Jeanjean, 2006), convoquant l'histoire collective du rapport au rivage et à ses vertus de soin du milieu marin (Corbin, 1988), tout comme une dimension plus individuelle et affective des pratiquants, car, comme l'écrit Wathelet : « Nous faisons l'hypothèse que « l'environnement » possède une « historicité » significative au regard de la transmission et du partage des compétences olfactives, et à l'échelle d'un collectif d'individus partageant un ensemble suffisamment identique de compétences olfactives. » (2009 : 91). L'attachement des surfeurs à cette odeur iodée peut remonter à des souvenirs d'enfance et de vacances à la plage, aux premiers jeux de vagues. C'est aussi la réminiscence des joies liées à l'élément marin expérimentées lors des dernières sessions de surf, car, comme l'écrit Lenclud (2006 : 18) : « Le pouvoir évocateur des odeurs, autrement dit leur symbolique, est immense dans la mesure où le champ de l'évocation

est constitué par tous les souvenirs susceptibles de confirmer le sentiment de reconnaissance de l'effet que cela fait de tomber sur cette odeur. Gell le dit à sa façon pour le parfum. Chacun, au prix d'un peu d'introspection, conviendra que c'est ainsi que son esprit procède à cet instant où, au contact d'une odeur, un déclic se produit. ». La chaleur ou au contraire le froid de l'eau de mer ressenti par la peau, sa caresse, les algues qui s'accrochent aux membres. C'est aussi la vue d'une vague de l'intérieur et l'écoute de son déferlement. L'exaltation de ces réveils du corps se révèle dans le tube d'une vague, dont le son ajoute à ces impressions. Les sens que sont l'odorat, le toucher, la vue et l'ouïe, et auxquelles on peut ajouter le goût puisque l'océan s'insère dans les cavités du corps, et de la bouche notamment, perçoivent au fond la même chose : l'impression de recouvrement par la matière. Cependant, elle ne renvoie en rien à des idées d'engloutissements ou d'anéantissement de l'individu. Ici, la conscience du corps a à voir avec la conscience de soi, à travers un « esprit multisensoriel » (Howes, 2010). C'est le plaisir d'être à travers un « *kaleïdoscope du sensible* » (Sayeux, Bodin, Héas, Robène, 2008). Cette sensation « *pas très distincte* » dont on nous a parlé, c'est le plaisir non pas intellectualisé, mais, bien sensible, comme l'écrit le romancier : « *presque tout ce qui se passe dans l'eau est indicible - tout langage est inadapté.* » (Finnegan, 2018), si ce n'est le « langage des sens » tel qu'ont pu le nommer Gélard et Sirost dans le numéro thématique qu'ils ont dirigé en 2010. Finalement, pour reprendre les mots de Kauffman « rien ne sert en effet de définir intellectuellement le système de valeurs de sa vie si l'on ne s'y sent pas vraiment vivre » (2005 : 81). L'être au monde des surfeurs passe par le corps (Sayeux, 2005, 2008), et c'est, sans doute, une des valeurs fortes de cette culture surfique tout comme la clé qui permet de comprendre en quoi consiste ce bien-être pour les surfeurs.

« L'étude des usages et des représentations du corps et de l'environnement ne saurait donc être une fin en soi, plutôt un moyen privilégié d'accéder à l'intelligibilité des structures de toutes sortes qui organisent les relations au monde et à autrui. » écrit Descola (2011 : 81), et c'est bien en ce sens que, en tant qu'anthropologue, nous travaillons depuis des années sur les questions des usages du corps et de la nature chez les surfeurs. Les cadres culturels qui définissent le bien-être dans le surf lui sont certes particuliers, notamment en regard de ceux qui définissent le bien-être dans le champ sportif classique, mais ils résonnent aussi avec ceux propres à la société dans laquelle il se déroule, ici la société occidentale : « Que le sport soit devenu l'argument principal de la recherche de la santé devient effectif par l'institution hygiéniste du sport scolaire, de la laïcisation du bien-être, des politiques sociales de loisirs et des investissements associatifs. » (Andrieu, 2012 : 62). Le bien-être dans le surf est en accord avec la vision sociale et politique

du bien-être en tant que soin de soi. Toutefois il se distingue du champ sportif plus classique valorisant « l'excellence corporelle » (DeFrance, 1987 : 84-85), la compétition, la performance ou la vision « néo-hygiéniste » du corps sain (Queval, 2012 : 26-30) où le sport serait réduit à une seule fonction : l'entretien du corps. Dans le surf traditionnel (Sayeux, 2008), hors surf de grosses vagues ou de compétition, il n'y a de mesure à l'exploit que le plaisir.

Le surf n'est en aucune façon une pratique en vase clos, étanche aux normes de la société dans laquelle il se déroule. Les surfeurs sont faits de multiples identités comme tout un chacun. Ils peuvent être marin et surfeur, serveur et surfeur, mécanicien et surfeur, enseignants et surfeur, chirurgien et surfeur, ils peuvent être père ou mère de famille, ils peuvent avoir 18 ans ou 76 ans, ils peuvent être euskaldun¹¹ ou expatrié australien. L'identité surfeur est un de leurs habits quotidiens qu'ils mélangent ou opposent les uns aux les autres. Mais le rapport au corps est profondément imprégné par la pratique du surf, les cicatrices et autres marques dues à cette activité en sont le rappel comme nous avons pu le décrire dans le chapitre « Le corps et l'Esprit » (Sayeux, 2008 : 105-131, 2005). Le surf offre donc des réponses particulières aux façons d'être au monde, et ce essentiellement dans le rapport au temps et à la nature à travers l'approche sensorielle : « Chaque réponse particulière apportée à la question impliquée dans le cadre invariant, induit des attitudes, des comportements, des institutions, mais elle induit aussi des affects, qu'ils soient primaires (répulsion, peur, dégoût, joie...), ou complexes (attirance, rejet...), c'est-à-dire qu'elles sont productrices d'émotions et de sentiments, eux-mêmes doublés de la conscience de leur existence et de leur traduction en comportements et en mots. » (Héritier, 2006 : 39).

Le rapport des surfeurs à la nature et au corps plonge ses racines dans les mouvances des années 60, voire dans le prolongement des visions hygiénistes des cures de nature promulguées au milieu du XVIII^e siècle (Corbin, 1988 : 70) pour soigner les maux de la société moderne. Si, déjà à cette période, les bains de mer thérapeutiques étaient censés soigner la mélancolie et le « tumulte intérieur » (op.cit. : 75), aujourd'hui les mêmes leviers et le même imaginaire se retrouvent dans le discours des surfeurs sur les bienfaits de l'immersion dans l'élément naturel, comme nous l'avons décrit dans la partie « le surf curatif ». Pour les surfeurs, l'océan « régénère » et « renforce » tout en « détendant » et « vidant », tout comme il calmait « les anxiétés », rétablissait « l'harmonie du corps et de l'âme » ou enrayait « la perte d'énergie

¹¹ Celui qui parle basque.

vitale » au XVIII^e siècle (op.cit. : 76). Ce cadre culturel liant le bain de mer comme source de bien-être, qui prend racine dans le rapport au rivage occidental depuis 1750, est autant présent dans notre société actuelle que dans le surf. Ainsi, l'immersion du corps dans l'élément marin est une source de bien-être, d'une part en proposant un rapport au temps de la nature en rupture avec le temps anxiogène de notre société contemporaine, tel que nous l'avons évoqué dans la partie « un autre temps ». D'autre part, cette immersion dans l'élément marin et dans son rythme sans cesse renouvelé offre à l'individu un rapport au monde ouvert et sans limite, le ramenant paradoxalement à sa place presque anecdotique et finalement rassurante face à l'immensité du monde, dans cette « contemplation de la grandeur » (Bachelard, 2009 : 168). Ce temps ralenti permet une autre approche de la nature et de soi. On prend le temps de contempler les paysages naturels et d'observer le plaisir que cela apporte, et on écoute réellement son corps dans le tumultueux silence de l'océan. Cette immersion totale dans un élément naturel, que l'on ne retrouve nulle part ailleurs, tant la nature s'imisce ici matériellement dans les moindres plis du corps, oblige le surfeur à avoir conscience de chaque sensation dans une sorte d'auto-contemplation de son propre corps. Il en va de sa survie, car dans l'élément liquide porte toujours un risque de noyade, comme de son plaisir à attraper une vague.

Ce qui structure le bien-être dans le surf est le rapport sensible à la nature : « Entre la chair de l'homme et la chair du monde, nulle rupture, mais une continuité sensorielle toujours présente » (Le Breton, 2006). Lorsque l'individu surfe, il rompt avec un lui-même quotidien pour se réinventer un soi-même, loin des injonctions sociales anxiogènes et des obligations. Ce que nous dit le surf sur le bien-être c'est que sentir son corps, le « réhabiter » ou le réincarner, est essentiel dans une société où l'immatériel et le virtuel prédominent. C'est d'ailleurs le reflet d'une aspiration de plus en plus pressante chez les individus qui, à travers certaines pratiques ou choix de vie, éprouve ce besoin si humain de matérialité, à l'exemple de ces intellectuels haut-diplômés qui démissionnent de leurs fonctions pour s'orienter vers des métiers d'artisanat où le corps revient au centre de l'activité : « L'écologie biologique devient une valeur et un mode de vie pour mieux être. Se sentir est un mode de réappropriation du soi corporel dans un environnement sans révolution susceptible d'apporter définitivement le bonheur » (Andrieu, 2012 : 64). Le bien-être dans le surf représente bien plus qu'une « activité motrice » (Boulangier, 2013 : 45), c'est une expérience totale, une *somaesthétique* qui mobilise tous les sens dans l'instant présent. C'est en effet la satisfaction d'un besoin, celui de surfer une vague. Mais c'est aussi vivre, éprouver et réinventer un rapport à la nature historiquement et

culturellement construit dans l' « enjoyment : pleasures, the perception of beauty, absorption in and appreciation of nature » (Griffin, 1986 : 67).

À travers une anthropologie sensible du bien-être, nous souhaitons interroger la place du corps dans son environnement naturel, mettant en exergue des systèmes de représentations qui tendent, nous l'espérons, à une meilleure compréhension de « la variabilité des cultures humaines » (Lenclud, 1986 : 143). « L'être se dit de multiple façons » écrit Aristote, ce présent texte propose un fragment de la culture surfique, une des façons d'être au monde aujourd'hui.

Bibliographie

- Andrieu, Bernard, Da Nobrega Terenzinha Petrucia, Sirost, O., 2018, *Naked surfing in Tambada, Brazil*, in Andrieu, B., Parry, J., Porrovecchio, A., Sirost, O. (dir.), 2018, *Body Ecology and Emersive Leisure*, pp.: 152-168.
- Andrieu, Bernard, 2012, *S'écologiser. Vers une immersion dans le bien-être*, in Grison (dir.), *Bien-être/ Être bien ? Les techniques de consciences du corps entre Orient et Occident*, Paris, L'Harmattan.
- Andrieu, Bernard, 2012, *Autosanté. Vers une médecine réflexive*. Paris, Armand Colin.
- Augé, Marc, 2018, *Bonheur du jour. Anthropologie de l'instant*. Paris, Albin Michel.
- Augé, Marc, 1997, *Pour une anthropologie des mondes contemporains*, Paris, Champ Flammarion.
- Augustin, Jean-Pierre, 1994, *Surf Atlantique, les territoires de l'éphémère*, Bordeaux, Maison des sciences de l'Homme d'Aquitaine.
- Bachelard Gaston, 1942, *L'eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière*, Paris, Livre de poche.
- Bauberot, Arnaud, 2008, *De la nudité thérapeutique au nudisme, les naturistes français, Rives nord méditerranéennes* [En ligne], 30 | 2008, mis en ligne le 15 juin 2009, URL : <http://journals.openedition.org/rives/2403> ; DOI : 10.4000/rives.2403
- Becker, H.S., 1985, *Outsider*, Paris, Métailié.
- Berthon, Salomé, Chatelain, Sabine, Wathelet, Olivier, 2009, *Du bonheur à l'être heureux*, in *Ethnologie des gens heureux*, Berthon, S., Chatelain, S., Ottavi, M.N, Wathelet, O. (dir.), *Ethnologie de la France* n°23, pp.1-21.
- Boulanger, Pierre-Laurent, 2013, *Le bien-être, une activité indélégable ?* in Andrieu, B., (dir.) *Éthique du sport*, Lausanne, édition de l'Âge de l'Homme, pp. : 579-587.
- Bromberger Christian, 2014, *Attendre, Terrain*, n° 63, pp. 4-11.
- Cyrułnik, Boris, 1997, *L'Enfermement du monde*, Paris, Odile Jacob.
- Candau, Jeanjean, 2006, *Des odeurs à ne pas regarder*, *Terrain*, n°46, pp.51-68.
- Caillois, Roger, 1958, *Des jeux et des hommes*, Paris, Gallimard.
- Corbin, Alain, 1988, *Le territoire du vide. L'Occident et le désir de rivage, 1750-1840*, Paris, Flammarion.
- Defrance, Jacques, 1987, *L'excellence corporelle : la formation des activités physiques et sportives modernes. 1770-1914*, Rennes, STAPS.
- De Garine, Igor, 1990, *Adaptation biologique et bien-être psycho-culturel*, in *Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, Nouvelle Série, tome 2 fascicule 2, pp. 151-173.
- Descola Philippe, 2002, *L'anthropologie de la nature*. In : *Annales. Histoire, Sciences Sociales*. 57e année, N. 1., pp. 9-25.
- Descola, Philippe, 2011, *L'écologie des autres. L'anthropologie et la question de la nature*, Paris, Quae.
- Dubet, François, 2002, *Le déclin de l'institution*, Paris, Éd. du Seuil, coll. L'épreuve des faits.
- Forsé, Michel, Langlois, Simon, *L'Année sociologique*, 2014, 64, n° 2, pp. 261-271.
- Finnegan, W., 2018, *Jours barbares. Une vie de surf*, Paris, Babelio.
- Garnoussi, N., 2011, *Le Mindfulness ou la méditation pour la guérison et la croissance personnelle : des bricolages psychospirituels dans la médecine mentale*. *Sociologie*, vol. 2, (3), 259-275.
- Geertz, Clifford, 1986, *Savoir local, savoir global. Les lieux du savoir*, Paris, PUF.
- Gélard, Marie-Luce, Sirost, Olivier, 2010, (dir.), *Corps et langage des sens*, in *Communications*, n°86.
- Griffin, J., 1986, *Well-being. Its meaning and moral importance*, New-York, Clarendon Press of Oxford University Press.

- Grison, Benoit, 2012, *Être, Bien-être. Techniques de consciences du corps entre Orient et Occident*. Paris, Harmattan.
- Guibert, Christophe, 2011, *Surf et « contre-culture » : la dimension symbolique des constructions journalistiques de la presse spécialisée en France*, Sciences Sociales et Sport 2011/1, n°4, pp. :11-39.
- Guibert-Lafaye, Caroline, 2007, *Bien-être*, in Marzano, M. (dir.), *Dictionnaire du corps*, Paris, PUF.
- Hall, E.T, 1984, *Le langage silencieux*, Paris, Essais Points.
- Héritier Françoise, 2003, *Une anthropologie symbolique du corps*, in : *Journal des africanistes.*, tome 73 fascicule 2. pp. 9-26.
- Héritier, Françoise, 2006/2, *Le corps dans le corset du sens*, in *L'Esprit du temps*, *Champ psy*, n°42, pp. : 39-54.
- Howes, David, 2010, *L'esprit multisensoriel, ou la modulation de la perception*, in, Gélard, Sirost, (dir.), *Corps et langage des sens*, *Communication* n°86, pp. : 37-46.
- Jeu, Bernard, 1977, *Le sport, l'émotion, l'espace*, Paris, Vigot.
- Kaufmann, Jean-Claude, 2005, *L'invention de soi. Une théorie de l'identité*, Paris, Armand Colin.
- Laplantine, François, 2011, *L'enquête et ses méthodes. La description ethnographique*, Paris, Armand Colin.
- Le Breton, David, 2007, *Pour une anthropologie des sens*, *VST*, 2007/4, n°96, pp.45-53.
- Lenclud, Gérard, 2006, *La nature des odeurs (remarques)*, *Terrain* 47.
- Lenclud, Gérard, 1986, *En être ou ne pas en être. L'anthropologie sociale et les sociétés complexes*. *L'Homme*, t.26, n°97-98, *L'anthropologie : état des lieux*, pp. 143-153.
- Leroi-Gourhan, André, 1965, *La mémoire et les rythmes*, Tome II, Paris, Albin Michel.
- Levi-strauss Claude, 1946, *la technique du bonheur aux États-Unis*, *L'Âge d'or*, 1, pp. 75-86
- Linton, Ralph, 1959, *Le fondement culturel de la personnalité*, Paris, Dunod.
- Mariani, Guillaume, *Les modes d'appropriations de l'espace « vague » sur le littoral français*, *Géographie et cultures [En ligne]*, 80 | 2011, mis en ligne le 25 février 2013, consulté le 19 octobre 2018. URL : <http://journals.openedition.org/gc/556> ; DOI : 10.4000/gc.556
- Mauss, Marcel, *L'esquisse d'une théorie de la magie*, *l'Année Sociologique*, 1904.
- Marazzi, Antonio, 2002, *Un regard anthropologique sur la vision*, *Diogène* 2002/3 (n°199), p. 106-118.
- Mauss, Marcel, 1936, *Les techniques du corps*, Article originalement publié *Journal de Psychologie*, XXXII, ne, 3-4, 15 mars - 15 avril 1936. Communication présentée à la Société de Psychologie le 17 mai 1934.
- Merleau-Ponty, 1964, *L'œil et l'esprit*, Paris, Gallimard.
- Micoud, André, 1991, *Hauts-lieux. La construction sociale de l'exemplarité*, Hors Collection, CNRS éditions.
- Monneyron, Frédéric, Xibéras, Martine, 2008, *Le monde hippie*, Paris, Imago.
- Passeron, Jean-Claude, *Attention aux excès de vitesse*, *Le nouvel âge du sport*, *Revue Esprit*, n°4, avril 1987, pp. :129-135.
- Pawin, Rémi, 2014, *Le bien-être dans les sciences sociales : naissance et développement d'un champ de recherches*, *L'Année sociologique*, 2014, 64, n° 2, pp. 273-294.
- Peretti, Pascale, 2009, *Activités sociologiques*, *Sociétés* 2009/2 (n° 104), p. 131-138
- Reweber, Jean-Paul, 2012, *Être, Bien-être. Techniques de consciences du corps entre Orient et Occident*. Paris, Harmattan, pp. 4-9.
- Rosa, Hartmut, 2010, *Accélération. Une critique sociale du temps*, Paris, La Découverte.
- Sayeux, A.S, 2015, *L'apnée des surfeurs*, in Mary Schirrer (dir.), *S'immerger en apnée, cultures motrices et symbolismes aquatiques*, l'Harmattan, Paris, pp.123-134.
- Sayeux, A.S, 2015, *Surf*, in *Vocabulaire international de philosophie du sport*, t.1, in B.Andrieu (dir.), Lausanne, ed. l'Age de l'Homme, Lausanne.
- Sayeux, A.S, 2014, *De l'oreille du surfeur aux représentations du corps marin*. *Corps Marin. Immersion et modifications. Une anthropologie écologique*. Marseille faculté de Médecine la Timone, 19-20 juin.
- Sayeux, A.S., 2013, *La valeur sensation : le cas du surf*. *Ethique du sport*, in B.Andrieu (dir), Paris, Edition l'Age d'Homme.
- Sayeux, A.S, 2010, *Au cœur de la vague, comment peut-on être surfeur ?*, in Vieille Marchiset G., Wendling T., *Aux frontières du sport : regards socioanthropologiques sur des pratiques informelles* (dir.), ethnographiques.org.
- Sayeux, A.S., 2010, *Paysages vagues*. In O. Sirost, (dir.), *Paysages sensibles*. Sociétés.
- Sayeux, Anne-Sophie, Bodin, Dominique, Héas, Stéphane, Robène, Luc, 2008, *Le surf, un kaléidoscope du sensible*, in *Andrieu, B. (Dir.)*. *Encyclopédie des pratiques corporelles : sensations corporelles*, Presses Universitaires de Nancy, pp.28-46.
- Sayeux A.S, 2008, *Surf autogéré contre surf fédéral : deux idéaux en lutte*, in *La Revue Européenne de Management du Sport*, n°21 pp. 43-47.
- Sayeux, A.S, Bodin, D., 2006, *De l'école buissonnière à l'enseignement : comment s'apprend le surf? in L'homme en mouvement, histoire et anthropologie des techniques sportives*, Robène et Léziart (dir.)Vol.1, Chiron, Paris, , pp. 493-507.
- Sirost, Oliver, 2018, *The recosmologisation of the world. From Monte Verita to naturism*, in *Andrieu, B., Parry, J., Porrovecchio, A., Sirost, O. (dir.)*, *Body Ecology and Emersive Leisure*, pp. : 205-223.

Sirost, Olivier, 2010, *Les pédagogies de la bonne humeur*, Corps 2010/1 (n° 8), pp. : 41-47.

Villain-Gandossi, C., *La perception des dangers de la mer au Moyen Age à travers les textes littéraires et l'iconographie*, in Augeron, A., et Tranchant, M., (dir.), *La Violence et la Mer dans l'espace atlantique (XIIe-XIXe siècle)*, PUR, Rennes, 2003, pp. 439-456.

Vinit, Florence, 2013, *De Tandava à la méthode phénoménologique : regards croisés autour d'une pratique de l'attention*, Corps 2013/1 (N° 11), p. 125-132

Westwick, Peter, Neushul, Peter, 2013, *The world in the curl. An unconventional history of surfing*, New-York, Crown Publishers.